

Cours biblique - L'Évangile selon Saint Jean

5^{ème} cours : La multiplication des pains et le discours du pain de vie (Jn 6)

Introduction

Il n'y a pas dans le quatrième évangile de récit de l'institution. Alors que selon les Synoptiques, l'institution de l'eucharistie et le procès ont lieu à la fin de la vie terrestre de Jésus, en Jn le procès se déroule tout au long de son ministère public. Quant à l'enseignement de Jésus sur l'eucharistie, il ressort de tout l'évangile (noter que le terme est absent de Jn). Il se concentre cependant particulièrement sur le chapitre 6.

C'est dans un contexte dramatique de procès que prend place ce chapitre. Les chefs, après l'épisode de Bethesda, ont décidé de tuer Jésus (5,18), et aussitôt après le ch. 6, le procès prend une tournure tragique (ch. 7-8). Face à cela, la réponse de Jésus est de se donner, de « donner sa chair pour la vie du monde ».

Ce chapitre, le plus long de l'évangile (71 versets), est composé de deux volets : un volet narratif, avec la multiplication des pains et la traversée de la mer, et un volet discursif, avec le discours du Pain de Vie

1. Narration

- Le récit de la multiplication des pains fait partie des passages, rares en Jn, parallèles avec les Synoptiques. Chez les Synoptiques, il y a deux multiplications de pains, une première en territoire d'Israël et une deuxième sur la rive païenne du Lac. Le récit de Jn correspond à la première, en terre d'Israël.
- Le **cadre du récit** renvoie à la fête de la **Pâque (Pessah)** : « *la Pâque, la fête des Juifs, était proche* » (6,4). Mais ce qui ressort est surtout l'évocation de l'**épisode de la manne dans le désert** (Ex 16). Quand il reviendra le lendemain sur cet événement, Jésus n'aura pas de difficultés à y faire référence devant son auditoire : « *nos pères ont mangé la manne dans le désert* » (6,31). Il y a en effet de nombreux parallèles entre les deux récits :
 - Même interrogation : « *où acheterons-nous des pains pour que mangent tous ces gens ?* » (6,5 ; cf. Nb 11,13), et même doute sur la capacité de répondre à la situation (6,7 ; cf. Nb 11,22).
 - Même thème de l'abondance : « *ils furent rassasiés* », *eneplèsthèsan* (6,11-13, cf. Ps 78,25.29).
 - Même thème de la suffisance, et de la « *nourriture qui se perd* » (6,27 ; cf. Ex 16,17-21)
 - Mêmes thème des « *murmures* » (verbe *gogguzô*, « grogner, murmurer ») (6,41 ; cf. Ex 16,2).Enfin, le récit de Jn 6 répond à la question posée les Israélites dans le désert du Sinaï. La manne qu'ils ont reçue a une **origine mystérieuse** (« manne » signifie « *qu'est-ce que c'est ?* », *man hou'* en hébreu, Ex 16,15) ; en fait, elle **annonçait une autre nourriture**, un pain « véritable », « celui qui descend du ciel et donne la vie au monde » (6,32-33).
- Il y a donc **une révélation**, que Jésus fait dans une situation concrète dont il va tirer parti. C'est lui qui prend l'initiative (à la différence des Synoptiques), en posant une question – comme Dieu, dans le désert, avait éprouvé le peuple, pour le conduire à l'humilité (Dt 8) et à la foi. Il souligne la situation de manque devant Philippe, « *afin de le mettre à l'épreuve, car lui-même avait ce qu'il allait faire* » (6,5).
- Pour la foule, la prodigalité montrée par la multiplication de pain est un « **signe** » (*sèmeion*, 6,14a) qui ne trompe pas : « *c'est vraiment lui le prophète qui doit venir dans le monde* » (6,14b). Mais il y a **une méprise** sur le signe. Car si elle a bien raison de reconnaître en Jésus « le prophète qui doit venir en ce monde », comme Moïse (selon la prophétie de Dt 18,15 : « *je vais envoyer un prophète semblable à toi* »), elle ne comprend pas plus que les Israélites dans le désert ce qui vient de se passer. Ce qui l'intéresse, c'est **la manifestation de puissance** dont elle a été témoin, et non **la réalité spirituelle**. Elle veut donc faire de Jésus son roi, mais Jésus refuse et s'enfuit dans la montagne (6,15).

- La traversée de la mer doit être lue dans une **perspective pascalle**. Le lac de Tibériade, appelé par Jn « la mer », représente la force obscure de la mort qui engloutit, comme les eaux de la Mer des Roseaux. Comme dans le récit de l'Exode, les forces de la mort se conjuguent : les flots de la mer sont soulevés par un grand vent, et il fait nuit. Mais Jésus survient, marchant sur les eaux ; il se montre déjà **victorieux de la mort**. Son injonction « *n'ayez pas peur* » est celle de Moïse qui demande au peuple d'Israël d'avoir foi au moment de l'épreuve (Ex 14,13).

2. Discours

Après la fuite de Jésus dans la montagne, la foule a réussi à le retrouver à Capharnaüm (6,24-25). Jésus s'adresse alors à elle dans la synagogue (6,59). On voit aujourd'hui l'édifice en basalte où Jésus a prononcé le « discours du pain de vie » (il a été recouvert au V^e s. par une autre synagogue en pierres blanches, qui a été partiellement remontée). Seulement une partie des 5000 hommes qui étaient là pour la multiplication des pains (6,10) peut tenir dans la synagogue, et tous n'ont pas traversé le lac.

1. Le dialogue dans la synagogue

Jésus parle en reprenant les événements de la veille. Comme toujours en Jn, il y a une progression bien marquée dans son discours.

Introduction du discours (6,22-31)

- Ce n'est parce que Jésus a fait un signe que la foule s'attache à Jésus, mais parce qu'elle a été rassasiée. Jésus réagit clairement : elle se trompe de cible. Il oppose immédiatement les **deux types de nourritures** : « *Travaillez non pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui demeure en vie éternelle* » (6,26).

La foule veut bien montrer sa bonne volonté : quel travail faut-il donc accomplir ? Jésus répond, jouant sur le contraste entre les mots : **votre œuvre de disciples, c'est de croire**. Votre œuvre n'est pas la vôtre, mais celle de Dieu. « *L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qui l'a envoyé* ». Le chapitre 5 portait sur l'œuvre que le Père a donné à Jésus d'accomplir. Maintenant, Jésus parle de l'œuvre des disciples.

- Les disciples demandent alors quel est le « signe » que Jésus leur donne. Leur question est surprenante, car Jésus vient justement d'accomplir un signe. Mais ils ne l'ont pas compris, et n'ont retenu du miracle que ce qui répondait à leur attente messianique temporelle. Or, puisque Jésus veut les conduire plus haut, ils demandent un signe divin (et non plus matériel) pour que la foi qu'il leur demande ne soit pas aveugle. Aussi, le ton change et devient défiant : que « fais »-tu, toi qui nous demandes de « faire » ? Jésus répond dans le discours qui suit : le signe, c'est le pain venu du ciel.

Première étape : « Croire » au Fils (6,32-40)

- La première partie du discours reprend le schéma des homélies midrashiques. Jésus part de la Torah, où le pain désigne la Loi, puis il l'expliquera par les Prophètes (cf. v. 45). Dans le *Midrash* du Qohelet, manger et boire doivent s'entendre de la doctrine ; de même dans les Proverbes : « *La Sagesse a proclamé (...): "venez, mangez de mon pain"* » (Pr 9,5).

Le passage que Jésus commente est donné au v. 31, où Jésus cite le Ps 78 : « *Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon ce qui est écrit : "Il leur a donné à manger du pain venu du ciel"* ». L'expression « pain du ciel » renvoie à la **Torah**, qui selon la tradition juive, « vient du ciel » (*torah min hashamayim*, dans la tradition rabbinique). Jésus explique aussitôt ce verset : « *Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain qui vient du ciel ; mais c'est mon Père qui vous le donne, le pain qui vient du ciel, le vrai* » (v. 32). Il avance trois affirmations : 1. Le « pain du ciel » n'a pas été donné par Moïse, mais par Dieu. 2. Le don n'est plus au passé mais au présent. 3. Enfin, le pain donné par le Père est « le vrai ». Il s'agit donc de chercher ailleurs que dans le pain matériel.

- « *Ils lui dirent alors : "Seigneur, donne-nous toujours ce pain-là"* » (v. 34). Comme cela a été le cas avec Nicodème puis avec la Samaritaine, il y a, **un malentendu** au sujet des paroles de Jésus. La foule comprend ses paroles comme elle veut les comprendre ; alors qu'il leur a parlé d'un « *pain qui donne la vie au monde* », ils lui demandent : « *Seigneur, donne-nous de ce pain-là, toujours* » (comme la samaritaine en 4,15), dans le sens : « nous allons bien voir, il sera toujours temps de croire ».

- Jésus fait alors cette affirmation décisive : « *Je suis le pain de vie. Qui vient à moi n'aura jamais faim ; qui croit en moi n'aura jamais soif* ». (6,35). Jésus est le pain de vie (on peut noter l'accent sur le « je suis »), donné par le Père pour que le monde ait la vie. On peut interpréter le pain de vie **dans un sens métaphorique**. Dans l'Ancien Testament, la Parole de Dieu est un pain qui rassasie (Dt 8,3 ; Pr 9,5 ; Am 8,11), et la Sagesse une eau vive qui abreuve (Pr 13,14 ; 16,22 ; Si 24,19.25.30 ; cf. Is 55,1-2). Cette interprétation s'accorde avec le fait qu'en Jn, « venir à Jésus » équivaut à « croire ». Jésus invite à participer au repas de la Sagesse ; en venant à lui, c'est à dire **en croyant en lui, on apaise la faim spirituelle**.

Deuxième étape : « Manger » le pain de vie (6,41-51b).

- La conclusion de la première étape, c'est que Jésus est celui que le Père a « donné » pour que le monde ait la vie. Ceci pose la **question de l'identité de Jésus**, comme le comprennent bien ses auditeurs ; ils pensent savoir d'où il vient, et ne comprennent pas comment il peut dire qu'il est venu du ciel (6,41-42). On retrouve les mêmes sentiments chez les habitants de Nazareth (cf. Mc 6,3 ; Mt 13,55 ; Luc 4,23). Les murmures de la foule rappellent ceux du peuple d'Israël dans le désert : nouvelle évocation de l'Exode (cf. Ex 16,2s. ; Nb 11,1 etc).
- On ne peut recevoir la vie de Dieu qu'en se nourrissant du « pain du ciel », c'est-à-dire de sa Parole : l'enseignement de Jésus. Mais l'image du pain appelle un sens qui ne soit pas seulement métaphorique. Il s'agit de « **manger** » le **pain**. Manger renvoie à la vie, il faut manger pour nourrir le corps, et ainsi pour vivre. Jésus donne à ses paroles un **réalisme** dont il précisera par la suite toute la portée.
- Le pain que nous mangeons nourrit un corps périssable. Notre vie biologique va vers la mort. Jésus joue sur l'**opposition** « **mort** » / « **vie** » : « *vos père, dans le désert, ont mangé la manne et sont morts* » (6,49). Il annonce un pain qui ne nourrit pas en vue de la mort (ce qui est le propre de toute nourriture matérielle), mais un pain qui nourrit en vue d'une vie plus forte que la mort : « *qui mangea ce pain vivra à jamais* » (6,51).

Troisième étape : Manger la « chair » du Fils de l'homme (6,51c-58)

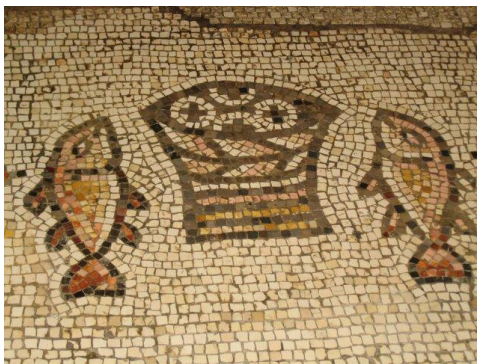
- Jésus franchit une dernière étape, en affirmant : « *le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie vu monde* » (6,51c). Sans supprimer le sens métaphorique que le terme de « pain » a dans la première partie du discours, cette affirmation introduit un sens beaucoup plus fort : le pain désigne la **chair de Jésus**. La « chair » (grec : *sarx*), en Jn, désigne la fragilité de l'homme (Jn 3,6) ; mais le terme prend un sens nouveau quand Jn l'applique à la personne de Jésus : « *le Verbe s'est fait chair* » (Jn 1,14).
- La réaction indignée de son auditoire (qui va plus loin que les murmures du v. 41) : « *comment celui-ci peut-il donner sa chair à manger ?* » (6,52), souligne la nouveauté du propos de Jésus. Pourtant, loin de l'atténuer, Jésus le maintient, il le précise même : non seulement il faut « *manger la chair du Fils de l'homme* » pour obtenir la vie, mais ne pas en manger revient à ne pas avoir la vie (6,53). Les termes sont très forts, car si dans l'Ancien Testament « manger » (grec : *esthiô*) peut être employé au sujet de la manducation de la Parole de Dieu (sens métaphorique), ici Jésus emploie un verbe extrêmement concret : *trôgô*, qui signifie, « **mâchonner** », « **ronger** », « **croquer** ». Jésus veut couper court à toute échappatoire vers un sens symbolique ; il ajoute, pour appuyer son propos : « *ma chair est vraiment une nourriture et mon sang vraiment une boisson* » (6,55). Quand, par la suite, il dira que ses paroles « *sont esprit et elles sont vie* », il ne faut pas en déduire que tout son propos se situait sur un plan purement symbolique et immatériel (cf. déjà en Jn 4,..., « *adorer Dieu en esprit et en vérité* »).

2. La décision

- Jean ne rapporte pas l'impression que le discours de Jésus fait sur les Juifs. On devine que celle-ci est plutôt défavorable. Il reste beaucoup de ses disciples (6,60), mais presque tous estiment qu'« *elle est dure, cette parole !* ». Pourtant, à aucun moment, Jésus n'essaye d'atténuer ses propos (6,61b-62.65). Il conduit ses disciples à **une décision, dans la vérité**. Une séparation s'opère entre ceux qui décident de rester avec lui, et ceux qui veulent le quitter, un grand nombre dit Jn (6,66). C'est pour les disciples l'occasion de dire leur attachement à Jésus, par la bouche de Simon-Pierre : « *Seigneur, à qui irons-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Nous, nous croyons, et nous avons reconnu que tu es le Saint de Dieu* » (6,68-69).
- Ce passage marque un tournant dans l'évangile, équivalent au tournant indiqué dans les Synoptiques à la fin de la période galiléenne (Mt 16 ; Mc 8 ; Lc 9). Après avoir prêché et accompli des miracles, il constate que les foules ne le suivent plus ; c'est à ce moment qu'a lieu la profession de foi de Simon-Pierre, c'est aussi le début de sa dernière montée à Jérusalem.

Conclusion

Jésus est celui en qui la Loi est accomplie. C'est en croyant en lui l'on peut recevoir la Loi donnée par Dieu comme une nourriture pour la vie éternelle. Jésus pousse cette logique du don jusqu'à sa conséquence ultime qui est le don de sa chair vivifiante. On ne peut comprendre ceci que selon l'Esprit, et non selon la chair (6,63). Il y a là, comme dans d'autres épisodes de Jn (cf. 9,39), un discernement, un choix à opérer. L'enseignement de Jésus à la synagogue de Capharnaüm est décisif pour comprendre le sens de l'eucharistie, et son lien avec la Parole. La Sagesse de Dieu est une « vraie » nourriture, reçue dans la foi par l'écoute de l'Évangile, et par la manducation de l'eucharistie à laquelle celui-ci conduit.



Les pains et les poissons, Tabgha
Mosaïque du VI^e s.

« *"Si vous ne mangez pas la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous"*. Ils ne participent pas, ils ne goûtent pas à la vie sainte et bienheureuse, ceux qui n'ont pas reçu le Christ dans son mystique présent. Il est en effet vie par nature, en tant qu'engendré par le Père vivant : mais son corps sacré n'est pas moins lui aussi source de vie, étant associé en quelque sorte et ineffablement uni au Verbe d'où tout être tient la vie. Puisque la chair du Christ est vivifiante en tant qu'unie à la vie par nature, c'est-à-dire au Verbe de Dieu, lorsque nous en goûtons nous recevons la vie en nous, étant unis à elle comme elle l'est au Verbe qui l'habite. [...]. *"Le Verbe s'est fait chair"*. L'évangéliste a dit sans hésiter, non pas : "a pris chair", mais "s'est fait chair", afin de bien montrer leur union. [...] Donc, qui mange la chair sacrée du Christ a la vie éternelle puisque cette chair renferme le Verbe qui est vie par nature. C'est pourquoi il dit : *"Moi je le ressusciterai au dernier jour"* ».

CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Commentaire en Saint Jean*, IV, 2 et 3
(*L'Eucharistie*, Textes recueillis et présenté par A. Hamman,
Ichtus/Les Pères dans la foi, DDB, 1981, p. 158 ; 160).